

LA COLLINE

Défi et paradoxes des forêts dans les Bouches-du-Rhône

par Hélène SOURD* et Marc BEAUCHAIN*

« LA COLLINE »

Le mot français *colline* se définit par : « une petite élévation de terrain de forme arrondie ».

Le mot provençal *còla*, que l'on prononce *couëlle*, traduit plus une ambiance qu'il ne décrit un relief ou une végétation. Il désigne en fait toutes les hauteurs où se développe une végétation naturelle et spontanée. On y trouve donc des roches, des rochers, des falaises, de la *bauca*, (pelouse sèche), des landes, des garrigues, des bois, des pinèdes, des forêts... Mais la *couëlle* sous-entend aussi la dimension humaine, toujours présente, celle des innombrables rapports que l'homme entretient avec son milieu de vie depuis des siècles.

Par amalgame entre ces deux mots, le langage courant et usuel en Basse-Provence a créé une expression particulière : **la colline**.

Alors qu'ailleurs on dit plutôt : « j'habite *sur une colline* », ou « la route traverse *les collines* », en Provence ont dit « j'habite *dans la colline* », « la route passe *dans la colline* », « je vais faire un tour *dans la colline* » etc. La préposition *dans* et l'article singulier */a* mettent bien l'accent sur cette réalité spécifique.

La Direction départementale de l'agriculture et de la forêt de Marseille a publié, fin 1986 un livre intitulé : « la Colline, défi et paradoxes des forêts dans les Bouches-du-Rhône » (1). La démarche même de cet ouvrage n'est pas courante, et puisqu'il apparaît que nous avons un certain rôle innovateur, nous sommes heureux de pouvoir en élargir la diffusion à tout le monde forestier méditerranéen.

La carte phyto-forestière, établie au 1/25 000 sur toutes les collines du département, fait l'objet de la première partie de cet article et reprend de larges extraits du livre. Elle est illustrée par la carte en couleur, feuille Aix-en-Provence 5-6, qui est jointe hors-texte.

Exemple d'utilisation concrète de cette carte, la seconde partie évoque brièvement l'histoire de la révision d'un Plan d'Occupation des Sols.

Les sociologues ont apporté un éclairage particulier et novateur, que la troisième partie relate à travers la dynamique du groupe de pilotage de l'étude.

La colline, enfin, n'est pas qu'une étude forestière. Nous verrons dans la dernière partie qu'elle touche à tous les domaines de l'aménagement du territoire, soulignant leurs paradoxes.

* Chargés d'études à l'Atelier départemental d'études d'aménagement rural
Direction départementale de l'agriculture et de la forêt des Bouches-du-Rhône — 154, Avenue de Hambourg — 13285 Marseille Cedex 08

1. — LA CARTE PHYTO-FORESTIÈRE

Pour réfléchir sur les orientations de la politique forestière, il faut un outil descriptif de base, qui puisse servir de référence commune à tous, et soit homogène sur tout le département. Le choix, simplement, s'est porté sur une cartographie spécifique, à l'échelle du 1/25 000.

Spécifique parce que les différentes cartes thématiques qui existent déjà (géologique, phytosociologique, etc.) ne sont pas à la même échelle. Elle ne couvre pas de façon homogène toutes les Bouches-du-Rhône, et ont été établies à des dates très différentes. Même en cherchant à en faire la synthèse, ne s'exposait-on pas à perdre en chemin l'essentiel des informations ?

Cette carte a pour but d'être scientifique et pratique, autant écologique que forestière. Elle permet aussi bien d'aider à établir un plan simple de gestion forestière que d'étudier le tracé d'une infrastructure, de délimiter les zones de protection de la nature dans un Plan d'Occupation des Sols, d'évaluer les dégâts d'un incendie, d'instruire les dossiers de défrichement etc. Correspondant aux fonctions

(1) Atelier départemental d'aménagement rural des Bouches-du-Rhône : « *La colline* défi et paradoxes des forêts dans les Bouches-du-Rhône » — Marseille, D.D.A.F., décembre 1986, 150 pages, 1 carte hors-texte en couleur. (Ce livre est en vente à la D.D.A.F., au prix de 68 FF + frais d'envoi — Téléphone : 91.73.90.12, poste 458).

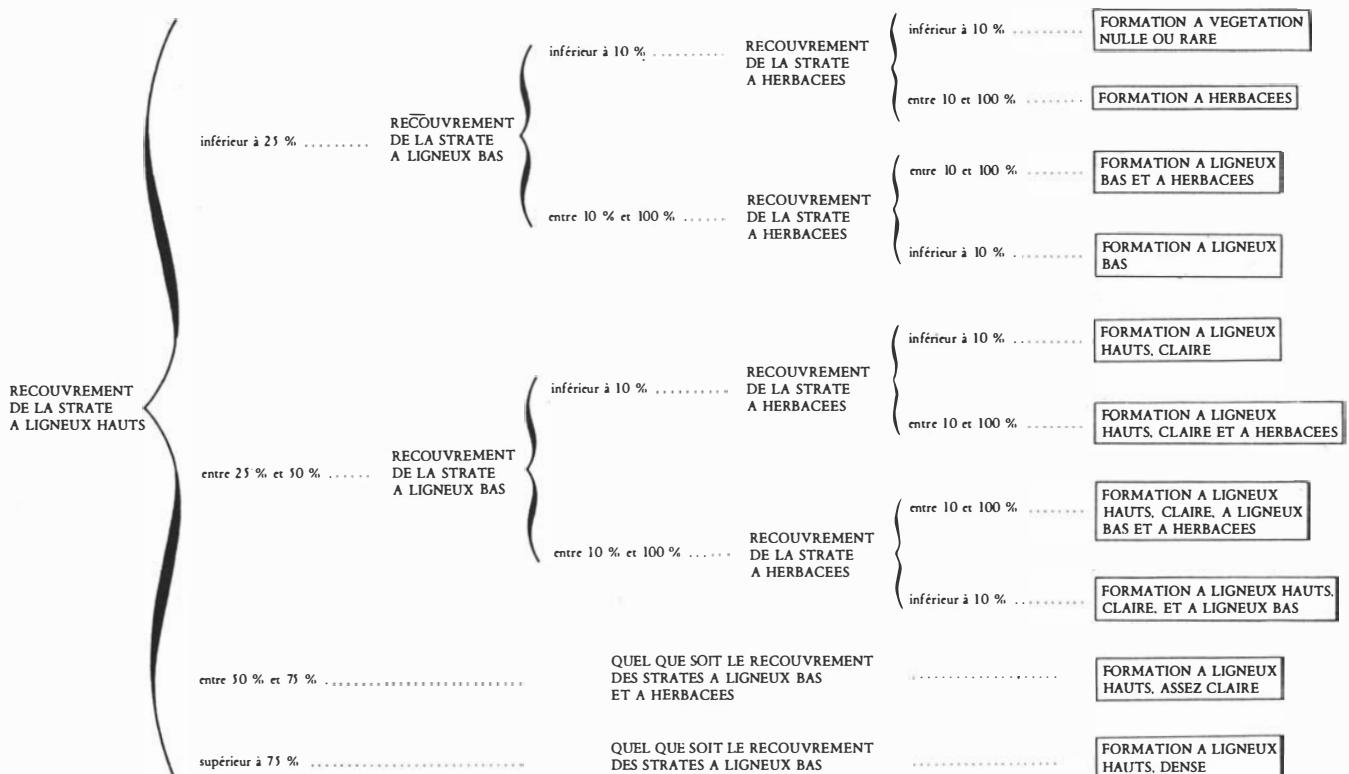


Tableau I — Définition des formations végétales.

traditionnelles de la forêt, (production, protection, agrément), la carte privilégie nettement la description de la végétation, à travers une typologie qui combine quatre critères : la formation végétale, la pénétrabilité, les associations ou groupements végétaux, et enfin les essences dominantes.

La **formation végétale** qualifie la façon dont la végétation occupe l'espace. On parle aussi de physionomie ou de structure de la végétation. C'est une description verticale, définissant des *strates de végétation* depuis le sol jusqu'au sommet des plus grands arbres. Les herbacées, ligneux bas et ligneux hauts se combinent, selon le tableau I, et l'on obtient dix formations, classées par ordre de phytovolume croissant (2), c'est-à-dire selon un ordre différent de celui retenu habituellement par le C.E.P.E. de Montpellier.

Dans la cartographie, ce critère a été privilégié par rapport aux trois autres, car il permet deux approches simultanées : l'une plus forestière, exprimée en biomasse et volume de production relatifs, l'autre plus « environnementale » puisque l'on peut apprécier l'importance de la végétation en termes de paysage, de décor ou d'agrément.



Photo 1. Formations à herbacées et ligneux bas. Témoins de la dégradation due à des incendies anciens : les argelas au fond du vallon, le calcaire affleurant à gauche, et sur l'autre versant les buissons de chênes kermès et quelques pins d'Alep.

Photo Joël LAURENT

(2) Le phytovolume, ou volume de la végétation, donne une idée du niveau d'énergie accumulé dans la biomasse, et de la maturité de la végétation.

Les formations végétales ont été déterminées par photo-interprétation, avec nombreux contrôles sur le terrain.

Elles sont représentées en couleur sur la carte, selon une gamme qui va des verts (dominante herbacées) aux bruns (dominante ligneux).

La **pénétrabilité** est une notion beaucoup plus subjective, appréciée surtout « en direct » sur le terrain. Elle vise à estimer la facilité, ou la difficulté, pour un piéton, de circuler dans un milieu donné. Ce critère vient donc compléter la description de la formation végétale.

Parmi les facteurs qui entrent en compte dans cette notion humaine de pénétrabilité, les plus importants sont la nature et la densité des essences ligneuses basses (piquantes, inextricables...), mais aussi la pente et la nature du sol (rochers, sables...).

De cette façon, la pénétrabilité est en relation avec l'inflammabilité et le phytovolume des strates correspondantes. L'intérêt de ce critère est, bien sûr, lié à l'homme et à la promenade, mais aussi à la lutte contre l'incendie (circulation des pompiers). Il peut être aussi un bon élément d'appréciation de l'encombrement du sous-bois, et donc de la quiétude du gibier.

Les trois classes de pénétrabilité retenues sont représentées sur la carte par des symboles.

L'association végétale est l'unité de classification phytosociologique, communauté végétale (ou phytocénose), de composition floristique déterminée, croissant dans des conditions stationnelles uniformes.

L'association intègre un ensemble de facteurs écologiques (climat, sol, biocénose, actions de l'homme...), de sorte que ce critère, et c'est là son intérêt majeur, donne des indications sur tous ces facteurs.

Cette notion d'association végétale présente un grand intérêt aussi parce qu'elle est un bon indice des potentialités sylvicoles et agronomiques de l'endroit considéré (dans le cas d'une intervention humaine) ou de la dynamique propre du lieu (dans le cas d'une évolution naturelle). Les associations reflètent théoriquement un ensemble homogène de facteurs primaires de productivité et de potentialités forestières. Contrairement aux critères de formation végétale et de pénétrabilité qui sont applicables à toutes végétations du monde, les associations végétales (comme les essences dominantes) ont une gamme applicable seulement dans une région géographique donnée. Pour l'ensemble du département, à l'exclusion de la

Camargue, nous avons retenu 16 groupements ou associations végétales pour décrire l'ensemble des massifs. Cette gamme serait à modifier pour s'appliquer ailleurs, même aux départements voisins.

Les associations végétales sont figurées sur la carte en lettres minuscules correspondant aux initiales de leur nom en latin. Par exemple : *qi*, *quercetum ilicis*, association de la chênaie verte ou yeuseraie.

Elles sont déterminées pour une grande part à l'aide des cartes phytosociologiques déjà existantes, mais, sur le terrain, l'œil de l'écogéologue permet de combler les lacunes, de mettre à jour certaines évolutions flagrantes, et de rendre homogène les données et leur intégration dans la typologie retenue.

Les essences dominantes correspondent aux espèces arborescentes principales.

Les arbres intéressent les forestiers bien sûr, et l'écologie en général, car ils jouent des rôles biologiques importants sur le climat local, la production d'oxygène, la fixation du sol, la faune, la flore, l'évolution du milieu, etc. Ils ont aussi un intérêt visuel, affectif et culturel prédominant dans l'appréciation des paysages et du cadre de vie. Ils constituent un potentiel de production de bois.

La présence ou l'abondance des arbres est évidemment en relation étroite avec la formation végétale, et la détermination des essences permet de caractériser le paramètre « ligneux hauts ». Ces essences sont également en relation avec les groupements et associations végétales.

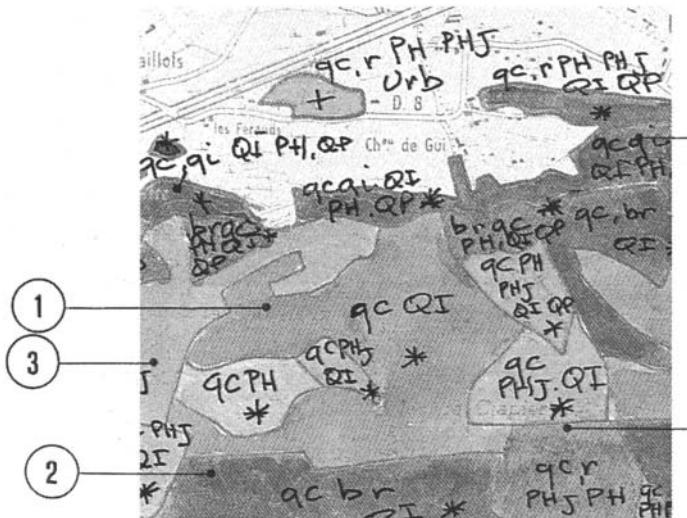
Les essences dominantes sont figurées sur la carte en lettres majuscules, dérivées de leur nom latin. Exemple : *PH*, *pinus halepensis*, pin d'Alep. Lorsque les essences sont mélangées, elles sont juxtaposées par importance décroissante (exemple : *QP*, *QI*, *PH*, forêt mixte où dominent les chênes pubescents, où il y a des chênes verts avec quelques pins d'Alep).

En outre, lorsque c'était possible les jeunes arbres ont été désignés par la lettre minuscule « *j* » (par exemple : *Phj* = jeunes pins d'Alep).

Les essences ont été déterminées un peu à la photo-interprétation mais surtout directement sur le terrain.

GUIDE DE LECTURE

A l'aide de la carte en couleurs jointe hors-texte, il est aisément de repérer le petit extrait repris ici en noir et blanc (figure 1) : il se situe au Sud de Bouc-Bel-Air et du CD 6, à l'Ouest de Simiane-Collongue. — Ou, si l'on préfère, à côté de la légende, à la hauteur des « associations végétales », c'est-à-dire — bien sûr ! — sur le pli médian de la carte.



Nous avons choisi, sur cet extrait qui représente environ 325 ha, une situation banale de garrigue plus ou moins boisée. Les commentaires proposés ici aident à se familiariser avec la légende et illustrent deux des aspects de base de l'utilisation de ce document : la dynamique naturelle de la végétation et les potentialités forestières.

① Fond vert-clair : nous sommes dans une formation végétale de ligneux bas, où les arbustes de moins de 2 m de hauteur recouvrent le sol de façon conséquente (plus de 10 % et vraisemblablement entre 50 % et 100 %). Car, dans le cas contraire on aurait, en mélange, une végétation herbacée, comme dans la parcelle suivante). Des arbres sont présents, mais avec un recouvrement faible (moins de 25 %).

qc : association végétale à base de chêne kermès. Elle représente une forme de la dégradation de chênaie.

QI : le chêne vert est pratiquement la seule essence arborée.

L'hypothèse d'un incendie, ou, plus vraisemblablement, d'une succession d'incendies, apparaît possible. On sait que les chênes verts rejettent de la souche après le passage du feu.

* : la pénétrabilité est difficile, les kermès piquants étant assez denses.

Nous sommes donc dans une garrigue de type classique, dégradée après le passage d'incendies, et vraisemblablement sur un sol calcaire assez compact.

Dynamique naturelle : dans l'hypothèse où il n'y aurait plus d'incendie, on devrait assister à une lente et régulière implantation des chênes verts, en concurrence sur certaines parties de la parcelle avec une rapide colonisation par le pin d'Alep, présent ailleurs.

Aspects forestiers : le terrain est assez plat, les chênes verts n'ont pas disparu et le couvert en kermès est plus ou moins continu. Ce sont trois points positifs. A condition de vérifier qu'il existe un sol d'une épaisseur minimale, cette station pourrait convenir à un reboisement éventuel, avec un choix d'essences assez large.

② Fond vert-moyen : c'est encore une formation végétale à ligneux bas, mais cette fois ils sont en mélange avec des herbacées. Les deux formes présentent des recouvrements similaires (plus de 10 %). Des arbres sont encore présents mais toujours avec un recouvrement faible (moins de 25 %).

qc br : deux associations végétales se mêlent : celle à chêne kermès (cf. 1) et celle à base de brachypode rameux, étape qui suit le chêne kermès dans le processus de dégradation.

Vraisemblablement, ces sols sont plus superficiels ou squelettiques que dans la station 1. C'est donc une parcelle plus dégradée que la précédente.

QI : les arbres sont des chênes verts, comme dans le cas précédent.

* : pénétrabilité difficile, à cause des kermès.

C'est donc une garrigue assez pauvre sur sol calcaire, qui a subi des feux successifs.

Dynamique naturelle : par comparaison avec la station 1, l'extension des chênes verts semble un peu plus délicate. En revanche la situation au regard du pin d'Alep est similaire : rapide colonisation.

Aspects forestiers : la situation est moins favorable que dans la station 1. Un reboisement ne pourrait être envisagé qu'avec des résineux robustes.

③ Fond brun-rouge : formation végétale assez claire de ligneux hauts. Le recouvrement des arbres de plus de 2 m de hauteur se situe entre 50 % et 75 % du sol. Les strates herbacées et de ligneux bas ne sont pas prises en compte pour cette classe.

qc : association de chênes kermès, donc stade de dégradation de la chênaie.

PH, PHj, QI, QP : les chênes verts (QI) et blancs (QP) sont bien présents, mais dominés par les pins d'Alep (PH), en peuplement dynamique. On note de nombreux jeunes pins (PHj).

* : pénétrabilité difficile. Le terrain est accidenté.

C'est donc un bas de versant bien boisé, où le sol forestier n'est pas nul.

Le potentiel de croissance naturelle est très intéressant dans cette station, du fait de la présence conjointe des chênes verts et des chênes blancs, et de la situation en bas de versant. L'envahissement par le pin d'Alep, en cours actuellement, risque de bloquer la croissance des chênes, en rendant de surcroît la station plus vulnérable aux incendies.

Aspects forestiers : une des interventions sylvicoles possibles pourrait conduire à favoriser les chênes, susceptibles d'avoir une croissance exploitable à l'avenir, en enlevant progressivement les pins d'Alep.

④ Fond brun-foncé : formation dense de ligneux hauts. Les arbres assurent un couvert de plus de 75 % du sol, éliminant sans doute les sous-bois. Pour cette formation, les ligneux bas et les herbacées ne sont pas pris en compte.

qc. qj : association à chêne kermès, avec des indices la rapprochant de la yeuseraie (association du chêne vert).

QI.PH.QP. : les chênes verts et blancs ont bien résisté sur ce sol de piémont exposé au nord et donc plus frais. Les pins d'Alep les plus âgés ont assuré aussi une bonne couverture. Leurs frondaisons occupent actuellement la strate de 10 m à 15 m, alors que les chênes verts s'étagent entre le sol et 8 m.

* : pénétrabilité difficile.

Nous sommes ici dans un bois de chênes peu dégradé,

dont la croissance naturelle devrait continuer sans problème, sauf bien sûr en cas d'incendie violent. Le potentiel forestier est évident : une sylviculture adaptée (élagage, dépresso, etc.) permettrait d'envisager une exploitation de bois.

⑤ Fond ocre : formation complexe, où les ligneux hauts recouvrent 25 à 50 % du sol, les ligneux bas et les herbacées recouvrant chacun 10 % à 100 % du sol. Toutes les strates de végétation sont donc représentées.

qc. r. : juxtaposition de l'association à chêne kermès et d'un faciès de l'association à romarin (sans doute argelas). Toutes deux représentent des stades de dégradation de la chênaie.

PHj. PH. : les pins d'Alep, jeunes et adultes, sont dominants.

* : pénétrabilité difficile (argelas).

La topographie de la station indique un petit vallon encaissé entre deux replats plus élevés. Dans la partie basse se sont accumulés des atterrissements constituant un sol épais où l'argelas prolifère, alors que les parties hautes s'apparentent aux stations voisines (par exemple 1). La présence des argelas est également un solide indice du passage d'incendies.

La dynamique naturelle de recouvrement de cette garrigue par le pin d'Alep est bien engagée. Du point de vue forestier, on ne peut que favoriser la croissance des pins pour assurer un recouvrement total qui tendrait vers l'élimination des argelas.

2. — UTILISATION DE LA CARTE POUR L'ETUDE D'UN PLAN D'OCCUPATION DES SOLS

Dans les Bouches-du-Rhône, dès 1971, des plans d'occupation des sols (P.O.S.) ont été prescrits dans toutes les communes. Depuis, ces documents évoluent, et l'on trouve toute la gamme des états d'avancement : approuvés, mis en révision, encore à l'étude etc. Rappelons simplement que les zones de protection de la nature (« ND » dans le jargon des P.O.S.) recouvrent les espaces où il est interdit de construire — c'est-à-dire pour l'essentiel des espaces dit « naturels ». Mais les pressions foncières ne permettent pas toujours de prendre en compte la non-constructibilité des massifs boisés. Dans toute la Provence, les exemples de « mitage » ne manquent pas, et l'on connaît bien le cortège de problèmes qu'ils entraînent pour la gestion communale ou le développement des incendies...

Prenons l'exemple réel d'une commune du pays d'Aix, où le développement des constructions a été très fort ces dernières années.

Le P.O.S., approuvé il y a 3 ans, tient tellement compte de cette demande foncière que la zone NB (habitat dispersé, sans équipements) couvre environ mille hectares, dont une bonne partie situés dans la colline. Près de 900 maisons sont ainsi, réglementairement possibles, disséminées un peu partout dans la campagne, parfois très loin du village.

Depuis que le P.O.S. est approuvé, une trentaine d'autorisations de défrichement ont déjà été déposées pour des projets de maisons qui se situent justement dans les parties boisées de la zone NB. Deux d'entre elles ont fait l'objet d'une procédure, lourde, de *refus de défricher...*

Et c'est là que l'opinion publique locale n'a plus

compris : « comment ! dans la zone NB on dit qu'on a le droit de construire, ce n'est pas vrai puisqu'il faut d'abord qu'on ne nous interdise pas de couper les arbres ! ».

Interférence des réglementations, toujours difficile à appliquer, et qui conduit à des situations perçues comme absurdes et paperassières. Comment sortir de cet état de fait ? comment améliorer l'instruction des permis de construire et celle des autorisations de défrichement ?

Peu à peu, la seule solution possible apparaît être la révision du P.O.S., et une meilleure prise en compte, par les élus, des massifs boisés.

La carte phyto-forestière devient l'outil de base de cette réflexion conjointe élus-administrations. Concrètement, quand, sur un tirage spécial, on reporte le périmètre communal et les zones NB, les couleurs parlent d'elles-mêmes. La « formation végétale » se révèle être un critère suffisamment descriptif et évocateur de la réalité pour mesurer l'ampleur du problème. La municipalité est conduite à ré-examiner son plan de zonage, et en particulier la délimitation NB/ND. Et les visites sur le terrain ne font que clore le travail : si toute la réflexion avait dû se faire directement sur le terrain, il aurait été beaucoup plus difficile de prendre du recul par rapport aux problèmes ponctuels (cas particuliers, propriétés personnalisées etc.).

Le projet de révision supprime plus de 500 hectares de zone NB, reclassés pour l'essentiel en zone ND et, en partie en zone agricole NC. Ce projet va maintenant suivre le cours normal de l'instruction du dossier de révision. Quel que soit le résultat ultérieur de l'enquête publique, cette expérience nous a permis de voir l'importance considérable que prend un document technique comme la carte phyto-forestière dans ce genre de débat.

3. — LE « BOUTEFEU » SOCIOLOGIQUE

Clichés et idées reçues ne sont pas toujours faciles à mettre en doute ou à combattre... Nous en avons souvent par dessus la tête d'entendre les éternels discours sur la foule qui envahit la nature et la dégrade. Au-delà du « ce n'est plus comme avant », du « il n'y a qu'à... », des « il faudrait... », des « ils auraient dû », etc., que veut dire l'opinion publique dès que l'on parle de la nature ?

Et nous-mêmes ? nous appartenons aussi à cette opi-

nion publique... Pourquoi les chargés d'études, ou les forestiers, ou tous ceux qui tiennent un discours « professionnel » ou « officiel » auraient-ils un comportement plus juste que les autres ? De quel droit voudraient-ils convaincre les autres d'agir selon leurs modèles à eux ?

Soyons sincères, il est bien plus rassurant de faire des statistiques, et de compter les visiteurs des parcs forestiers ou les pique-niqueurs installés sous les arbres... Et savoir

que 100, 200, ou 500 voitures viennent chaque dimanche à la Sainte-Victoire ou à la Gardiole, cela permet seulement de tirer la sonnette d'alarme, de créer des seuils de *fréquentation tolérable*, d'envisager l'interdit, la dissuasion, la répression... ou de faire des parkings supplémentaires.

Et ensuite ? Jusqu'où peut-on aller, dans le sens de l'accueil comme dans le sens de la protection intégrale ?

Les membres du groupe de pilotage (3) de l'étude ont eu bien conscience de ce qu'a provoqué, en eux, dans leur maturation professionnelle, ce volet sociologique du travail sur la colline.

Dire que tous se félicitent de l'évolution des mentalités induite par cette réflexion n'est pas une banale formule de politesse. Car il y a eu des heurts, des affrontements idéologiques, des remises en cause, des interruptions de réunions, même des échanges de lettres passionnés et des enquêtes contradictoires sur le terrain !

Et c'est cette richesse, peut-être un peu explosive aux yeux de certains, qu'il nous paraît important de faire connaître. Nous renvoyons les lecteurs au livre pour le détail des méthodes et des résultats. Mais ici, nous préférons mettre l'accent sur le fait qu'après cette étude, « nous ne sommes plus comme avant »... Pourquoi ?

Les sociologues qui, pendant plus de trois ans ont travaillé sur le terrain et sont venus, régulièrement, informer et se confronter au groupe de pilotage en sont les principaux artisans. Nous leur parlions de questionnaires d'enquêtes, d'aménagements forestiers, de résultats statistiques, de formation du public... Ils nous répondaient en termes d'enjeux politiques, d'équipements et de codes d'accès, de « dévots » et de « cas sociaux », d'espace en mutation et de propriété symbolique, de consommation de Nature etc.

Les méthodes d'approche qu'ils nous ont convaincu d'adopter sont en effet extrêmement riches. Elles s'appuient sur une connaissance du terrain et de la population qui s'apparente au travail ethnologique et donnent à l'étude une dimension humaine particulière. Les socio-

gues ont écouté, beaucoup, et de façon ouverte et non directive, c'est-à-dire sans poser les questions trop précises qui entraînent des réponses toutes faites et renvoient aux fameuses « idées reçues ».

Ils ont lu, beaucoup, et dans des directions tellement diverses qu'elles nous apparaissent souvent hors du sujet, comme l'évolution des prêts de livres dans les bibliothèques publiques, ou celle des sujets de conférences touchant à la Nature, etc.

Ils nous ont permis, ensemble, et *au travers de nos contradictions internes*, de comprendre qu'on ne peut pas réduire la réalité et la diversité humaine à des schémas trop simplistes. Nous avions tous tendance, sans le dire et sans en être conscients, à classer les comportements du public en forêt en bons et mauvais, ce qui nous incitait à croire que les mauvais pourraient devenir bons si on les informait, si on les éduquait... Ce n'est (hélas ?) pas si simple !

Un sentier de découverte botanique attirera ceux qui ont déjà un certain intérêt pour la nature, mais qui n'auraient pas pris seuls l'initiative d'aller à la découverte hors des chemins balisés. Il restera totalement ignoré de celui pour qui la colline est un décor, présent mais lointain, ou de la famille qui ne va dans la nature que quelques heures un dimanche pour « fatiguer » les enfants ou sortir le chien.

Dans les Bouches-du-Rhône, même si on sait que seulement 10 % de la population va dans la colline, cela fait quand même 160 000 personnes... Et pourtant, pour nous tous, il est clair maintenant que les loisirs ruraux et citadins et les questions d'accueil du public ne sont qu'un des aspects de la politique forestière. Un aspect d'ailleurs très mouvant, soumis à des influences et des modes qui ne facilitent pas les réflexes séculaires des gestionnaires forestiers...

(3) Rappelons que l'étude de la colline a rassemblé dix services et organismes concernés, qui, pendant 4 ans, ont suivi les travaux, émis des critiques et ré-orienté les objectifs fixés aux chargés d'études, au cours de réunions régulières.

4. — LA COLLINE, DÉFI ET PARADOXE



Photo 2. Qui n'a pas été frappé de voir qu'à l'entrée nord de Marseille, la colline compte plus de pylônes que d'arbres... ?

Photo J.L.

Sans arrêt, nous sommes confrontés dans notre travail quotidien avec la distance et le décalage qui se créent entre la colline et la forêt. Pour les gestionnaires de la « forêt », les questions techniques tendent à occulter la réalité culturelle; la dimension humaine de la *colline*. C'est d'autant plus dommage que nous sentons bien que les analyses, et même les synthèses, aussi nombreuses et brillantes soient-elles, ne résolvent pas les principaux problèmes : l'incendie et les paysages. Car tout est dans tout, et de façon très souvent paradoxalement.

Nous avons donc volontairement choisi de *ne pas faire* un travail exhaustif, de *ne pas chercher* à tout connaître, tout savoir et tout dire, mais au contraire de multiplier les exemples précis. Chacun peut, à sa guise, les découvrir ou les approfondir. Cette étude reste donc délibérément ouverte, même s'il a fallu y mettre un point final pour en faire un livre.

Pour tout ceux qui ne connaissent pas bien les Bouches-du-Rhône, entrer ici dans le détail des exemples évoqués ou étudiés ne serait pas très parlant. Mais, sans citer les localisations précises, il n'est pas neutre de souligner au moins deux des principaux paradoxes de notre société d'aujourd'hui, et dont la colline est le miroir.

Les enquêtes réalisées dans la Haute Vallée de l'Arc ou les Alpilles montrent bien l'importance de l'attachement affectif à la colline, souvent ancré tellement profondément qu'il est difficile à exprimer par des mots. On le vit, c'est tout. Et pourtant la même société n'hésite pas vraiment à installer *loin*, et sur des terrains *moins chers*, tout ce qu'elle souhaite, plus ou moins consciemment, isoler ou mettre à l'écart. Langage technique et pudeur se mêlent alors, et on parle de localisation dans les *espaces naturels*, ou dans la *garrigue*, mais c'est bien dans la colline que l'on trouve un peu de tout, de la décharge d'ordures au terril, du centre pour délinquants au campus universitaire, du circuit de moto-cross au camp d'ex-harkis, du cimetière-parc au champ de tir... etc.

Paradoxe du haut-lieu et du dépotoir... qui n'est qu'un fil conducteur parmi d'autres pour appréhender la colline dans sa complexité. Peut-être plus familier aux forestiers, le paradoxe du patrimoine *collectif* et des propriétés *privées* permet de souligner l'importance des acquisitions foncières réalisées par la Collectivité dans les Bouches-du-Rhône (près de 10 000 hectares en une vingtaine d'années). Mais il montre aussi, exemples à l'appui, qu'il n'est pas toujours facile de savoir **ce que protéger veut**

dire, et comment gérer ce que l'on a acquis. Faut-il l'ouvrir au public ? faut-il l'orienter vers la production de bois ? ou le développement de la chasse ? n'y mener qu'une politique de D.F.C.I. ? le traiter comme un paysage-décor ?

Au couple abandon/incendie, vecteur de catastrophes, il faut substituer celui de sylviculture/prévention : si l'on adopte ce postulat, il faut en avoir les moyens financiers et subventionner une production encore balbutiante. Mais où ? Doit-on subventionner des propriétés privées qui ne seront pas ouvertes au public ? Si oui, pourra-t-on le faire longtemps, tenant compte de la lente croissance des arbres, et sans créer une nouvelle catégorie de propriétaires « assistés » ?

Par ailleurs, les travaux forestiers, mécanisés, blessent et le paysage et l'opinion publique. Et l'on se retrouve devant deux attitudes de « protection », inévitablement conflictuelles...

Notre civilisation actuelle connaît un engouement certain pour tout ce qui est naturel. Peut-être est-ce parce que la nature, et, ici, la colline, sont particulièrement riches en symboles.

Symbol de l'espace sauvage, de liberté. Symbol de frugalité, du non-artificiel. Symbol surtout de la permanence, de l'immuable : pour beaucoup, la colline est, par essence, porteur de cette force, elle est un facteur de stabilité dans une époque où « tout va trop vite ». Et tout naturellement, pour les citadins d'aujourd'hui, elle devient le symbole de la « Provence éternelle », ce mythe d'une époque révolue, idéalisée comme un Eden, où la communauté humaine vivait en symbiose avec son territoire.

A l'inverse de cette symbiose, jamais on n'a autant fait de discours sur la défense et la protection de la nature. Ce qui veut dire qu'on sent qu'elle est attaquée et menacée. Mais réduire la *colline* à des stratégies de défense et d'attaque, où cela mène-t-il ? Comment éviter de se mettre dans les situations, hélas devenues « normales », de zonage, de fonctionnalisme, de réglementation... ? Espérons que ce n'est qu'une étape, qu'un mal nécessaire à l'évolution des mentalités. Mais au prix de quelle négation de la dimension biologique et humaine de la colline !

Saurons-nous relever le défi dans les années qui viennent ?

H.S.
M.B.

RÉSUMÉ

Dans le langage courant, en Basse Provence, on ne parle pas de forêts, mais de la colline. Ce terme traduit un milieu de vie, une réalité écologique et humaine bien particulière.

Les auteurs exposent l'étude de longue haleine qu'ils ont entreprise avec un groupe de travail inter-services sur la colline dans les Bouches-du-Rhône, et qui a fait l'objet d'une publication.

Une cartographie spécifique, à la fois phytosociologique et forestière a été réalisée à l'échelle du 1/25 000. La typologie combine quatre critères : la formation végétale, la pénétrabilité, l'association végétale et les essences dominantes. Un tiré-à-part de cette carte est joint, hors-texte, et un guide de lecture permet, sur un exemple précis, d'en voir les possibilités d'utilisation.

Par des enquêtes plus quantitatives et ethnologiques que statistiques, l'équipe de sociologues a permis de mieux connaître les motivations et les pratiques de ceux qui vont dans la colline, mais aussi celles de l'écrasante majorité de la population qui n'a aucun contact direct avec la forêt ou la nature. Au-delà des résultats obtenus, les auteurs insistent sur l'influence très positive de ce type d'approche sur l'évolution des mentalités, en particulier au sein du groupe de pilotage. Certaines idées toutes faites sur la foule qui dégrade la forêt, sur l'accueil et l'éducation du public, etc... sont ainsi mises en doute ou fortement nuancées.

La colline est enfin prise en compte dans une démarche d'aménagement du territoire, très ouverte, et qui ne vise pas à l'exhaustivité. Partant de

l'expérience vécue par les auteurs et de nombreux exemples précis, elle cherche seulement à mettre l'accent sur certains paradoxes et contradictions de notre société dont la colline est le miroir.

Les auteurs en viennent à s'interroger sur le rôle symbolique de la colline, et, au travers des enquêtes, montrent l'importance particulière du symbole de permanence, facteur de stabilité dans une époque de changements où la colline devient le mythe d'une époque révolue. Celle où la communauté humaine vivait en symbiose avec son territoire. Or cette dimension va exactement à l'encontre des pratiques actuelles de zonage et de réglementation. Saurons-nous relever le défi et trouver une nouvelle forme de symbiose ?

RIASSUNTO

Nel linguaggio corrente, in Bassa Provenza, non si parla di foreste; si usa dire « la colline ». Questo termine traduce un ambiente di vita, una realtà ecologica e umana del tutto particolare. Gli autori presentano lo studio di lunga durata intrapreso su « la colline » con un gruppo di lavoro che integrava diversi servizi, studio che ha dato materia a una pubblicazione.

Una cartografia specifica, insieme fitosociologica e forestale è stata realizzata in scala 1/25 000. La tipologia combina 4 criteri: la formazione vegetale, la penetrabilità, l'associazione vegetale e le essenze dominanti. Un tirato a parte di questa carta è allegato, fuori-testo e una guida di lettura permette, su un esempio preciso, di individuare le possibilità di utilizzazione.

Con indagini più qualitative ed etnologiche che statistiche, il gruppo di sociologi ha permesso di meglio intuire le motivazioni e i comportamenti di chi «pratica» «la colline» ma anche quelli della stragrande maggioranza che non ha nessun contatto diretto con la foresta o la natura. Al di là dei risultati ottenuti, gli autori insistono sull'influenza molto positiva di questo tipo di approccio sull'evoluzione della mentalità, particolarmente in seno al gruppo di lavoro. Alcuni pregiudizi sulla folla che degrada la foresta, sull'accoglienza e l'educazione del pubblico ecc... sono stati così messi in dubbio e ampiamente attenuati.

« La colline » è finalmente considerata in un approccio ambientale e di sviluppo regionale, molto aperto e che non mira ad essere esauriente. A partire dall'esperienza vissuta dagli autori, e da tanti esempi precisi, vuole solo insistere su alcuni paradossi e contraddizioni della nostra società che « la colline » riflette.

Ora considerata come un santuario, un luogo privilegiato da conservare così com'è (ma come irrigidire un ambiente vivo?) ora visto come luogo di scarico, area a buon mercato pronta ad ospitare campi militari, discariche, linee elettriche o centri sociali...

Paradosso inoltre del patrimonio collettivo e della proprietà privata: non mancano esempi che dimostrano che non sempre sappiamo come gestire gli spazi naturali acquistati dalla Collettività né fino a che punto possiamo sovvenzionare i proprietari privati, e neppure come conciliare un'opinione pubblica sempre più sensibilizzata alla difesa e la tutela dell'ambiente con progetti individuali che contrastano questa tendenza.

Gli autori sono portati a interrogarsi sul ruolo simbolico della colline e attraverso le indagini, dimostrano la particolare importanza del simbolo di permanenza, fattore di stabilità in un'epoca mutevole, in cui « la colline » diventa il mito di un'epoca ormai passata. Quella in cui la comunità umana viveva in simbiosi col proprio territorio. Ora questa dimensione va

proprio incontro alle attuali pratiche di spartizione delle zone e di regolamentazione. Sapremo raccogliere la sfida e trovare una nuova forma di simbiosi?

SUMMARY

In the every-day language of "lower Provence", one doesn't speak of forests but "la colline". This expresses a rather typical human perception of a life environment in terms of ecology and history. The authors show how, with an interservice group and over a long period, they have studied la colline in the Bouches-du-Rhône. The result of which has been published elsewhere.

A specific cartography showing both phytosociological and forest aspects has been produced at a scale of 1/25000. The typology combines four criteria : vegetation formation, penetrability, vegetation association and the dominant species of trees. An example of this map is included separately. A guide for the reader, with a precise extract, shows how to use it.

The group of sociologists used an approach rather qualitative and ethnological than statistical. They have shown in their study how to understand better the motives and practices of those who go to la colline, but also of those (an overwhelming majority) who have no contact with forest or nature whatsoever. Aside from the results obtained, the authors stress the positive influence of that type of approach on the evolution of attitudes, even inside the work group.

Certain ready-made ideas about crowd behaviour degrading forest, about reception and education of the public etc. have thus been put seriously into question and even changed.

La colline has thus been included in country planning process, which is very vast, and doesn't aim to be exhaustive. Setting out from their own experiences and many precise examples, the authors only want to stress certain paradoxes and contradictions in our society of which la colline is also a mirror. On the one hand considered as a sanctuary, a place to be saved (but how to congeal a life environment?) on the other hand as a dumping ground, a cheap place for military camps, rubbish tips, power lines or social centres. A paradox also in terms of collective heritage and private property : examples show that one doesn't always know how to manage open natural spaces acquired by the collectivity, nor till how for to subsidize the private proprietors neither how to consolidate a public opinion more and more oriented toward defence and protection, and the individual projects which go against this movement.

The authors are asking themselves about the symbolic role of la colline, and, through inquiries, show the particular importance of the symbol of permanency, a factor of stability at a time of change, where la colline becomes the myth of a past epoch. An epoch where the human community lived in symbiose with his territory. But this notion is absolutely going against present practices of land zoning and regulation. Will we be able to meet the challenge and find a new form of symbiose?